EN 1814.

Ce vieux-là portait à sa boutonnière, avec la légion d'honneur, une décoration que nous ne sommes plus habitués à voir et qui alors était déjà rare — je parle de dix ans — le ruban jaune et vert de ceux qui avaient servi sous "l'Ancien," sous l'empereur, la médaille de Sainte-Hélène.

Il me dit :

— Vous autres, axec vos petites passions de coteries, votre politique de boutiquiers rageurs, vous ne comprendrez jamais notre époque, là grande, l'énorme élargissement qu'il y avait dans nos coeurs pour la haine et pour l'amour. Voyez-vous, depuis le départ des volontaires de 92 pour la frontière, jusqu'au dernier coup de fusil au carré de Plancenoit à Waterloo, ça été une sorte d'ivresse immense ; je crois que nous étions tous gris, ma parole, gris de gloire et d'honneur.

Je suis d'une vieille famille de gentilhommes picards ; dès 91, mon père émigra, rejoignit les princes à Coblentz, emmenant avec lui ma mère et mon frère qui était agé de vingt ans. Moi qui en avait quatre, on me laissa au château sous les soins d'une vieille tante, pour tâcher de faire échapper nos biens aux lois de confiscation.

Du reste, cela ne servit à rien ; un intendant à qui mon père avait laissé tous les pouvoirs, vendit les terres pour une poigné d'assignats et les racheta en sous main. Aujourd'hui ses descendants très riches sont du plus pur faubourg Saint-Germain, légitimistes ultra, et portent titre. Moi, je suis le commandant Laroche. J'aime mieux ça de même.

Ma vieille tante mourut quand j'avais neuf ans! Des amis qui étaient restés en France obtinrent du premier consul que je serais élevé aux frais de l'état, au Prytanée. Je n'avais aucune nouvelle de mes parents : mon père et ma mère étaient morts à Saint-Pétersbourg, où ils s'étaient réfugiés ; je ne savais pas ce qu'était devenu mon frère ainé.

A seize ans j'eus une lieutenance à l'armée du Rhin parce qu'on avait besoin d'officiers après Austerlitz et ma carrière militaire commença. J'ai suivi Napoléon partout, j'ai eu la chance de faire toutes mes campagnes avec lui, c'est-à-dire d'être toujours victorieux tant que la neige et la trahison ne sont pas venus se mettre de la partie.

Ceux de la seconde génération militaire qui ont commencé leurs premières armes quand il était déjà empereur, ceux-là l'aimèrent véritablement. Les autres, mon Dieu, ils se souvenaient toujours de l'avoir connu général ; il y en avait qui pensaient : "Pourquoi lui et pas moi ?" Mais nous, nous avions été éblouis dès le début, nous ne voyions plus que notre soleil. Je puis dire qu'il fut la passion de ma jeunesse. Quand au milieu de la bataille il arrivait au grand galop de son cheval, suivi de tous les chefs chamarrés, et qu'à ce moment tout pliait devant lui, ou bien que très-calme et l'air distrait il entrait dans une capitale, et que nous faisions la haie sur son passage, mon coeur s'ouvrait, s'inondait de joie.

Pourtant je n'avais pas été très-favorisé du sort, je n'avais pas pu me distinguer, trouver la chance du beau fait d'arme qui attire l'attention. Peut-être que Napoléon ne m'a jamais connu. A la Moskowa je n'étais que capitaine, et c'est là que j'ai gagné mes épaulettes de commandant. D'ailleurs, je ne demandais qu'une chose ; finir, si je n'étais pas tué avant, colonel et baron de l'empire.

Mais quelle tristesse, quelle agonie, quand nous avons commencé à reculer. Certes, notre héros n'était pas moins admiré et sublime, mais il était malheureux.

Quand l'armée de la Loire eut été licenciée en 1814, je revins à Paris, mis à demi-solde, et bien décidé à ne pas servir les Bourbons. Je descendis par hasard et par malheur dans un hôtel qui était rempli d'officiers étrangers, des Autrichiens ; ces kaiserlitz que nous avions si souvent mis en fuite semblaient tout étonnés de se trouver là, et je dois le dire, ils se conduisaient comme il faut. Ils virent que j'étais un ancien soldat, et avec une réserve et une certaine déférence, me laissèrent dans le coin où j'étais silencieux et morne, si morne que je ne songeai même pas à prendre gite ailleurs.

Mais il y en avait un, un grand, dont la morgue était insupportable et que je pris en haine. Il semblait exagérer une affectation d'arrogance, battant les domestiques, jetant les assiettes par la fenêtre quand on ne le servait pas à sa fantaisie, rudoyant même ses officiers, qui l'appelaient tous avec beaucoup de respect : "Mon colonel," ou : "Monsieur le marquis."

Unjour que je revenais d'assez mauvaise humeur à cette auberge qui avait l'air d'être en pays ennemi, je me trouvai en avance pour le diner, et je m'assis pour attendre, dans un petit jardin qu'il y avait par derrière. J'avais posé mon chapeau sur une chaise à côté de moi ; le colonel qui rentrait en ce moment heurta cette chaise, — volontairement ou non, je n'ai jamais su — et mon chapeau roula à terre montrant sa coiffe. C'était là que nous portions la cocarde tricolore, qui venait d'être proscrite et remplacée par la blanche.

Les trois couleurs brillèrent au soleil.

Il les vit, s'arrêta, fondit sur mon pauvre chapeau, arracha ma pauvre cocarde, criant en français :

— Ah ! tu tiens encore à ton ogre de corse!

Mais d'un coup de canne, j'avais fait voler son shako où paraissait la cocarde noire d'Autriche.

Et nous nous trouvêmes tous deux en présence, nu-tête.

Il était grand, mince, l'arrête du nez fine et busquée, la mine mauvaise, avec par contraste de grands yeux bleus d'une douceur et d'une tendresse infinies. Mais je ne vis tout cela qu'en éclair ; nos provocations se croisaient comme des lames d'épée, nos phrases s'échangeaient comme des balles, et déjà j'avais tiré du fourreau l'épée que j'y cachais....... puisqu'on m'avait retiré l'autre. Mais il gronda :

— Pas ici, c'est contraire à la discipine. Mais suis-moi dans la petite rue à gauche ; je te ferai ton affaire....

Nous sortimes, marchant à grands pas, et je lui dis, soupçonneux ;

— Comme vous parlez bien français !

— Imbécile ! Est-ce que tu me prends pour un Allemand ? Veux-tu savoir mon nom avant de mourir ? Eh bien, tu va avoir l'honneur d'être embroché par le marquis de La Roche-Gontier, colonel au service de l'Autriche en attendant de l'être à celui du roi de France. Tu ne te serais pas douté d'une chance pareille, hein ? — Monsieur qui ? — Comment t'appelles-tu, dis, mon brave ?

J'eus un éblouissement. La Roche Gontier c'était le nom que portait mon père et que j'aurais dû porter si je ne l'avais pas coupé en deux. Je ne pouvais en douter, cet homme avec lequel j'allais me battre, c'était mon frère, lui, frère, non ; un ennemi de la France, un de ceux qui avaient vaincu Napoléon.— Je suis le commandant Laroche, du 6e léger.

Au détour de la ruelle nous mîmes nos habits bas et au bout de deux passes, je le tuai fort proprement d'un joli coup droit en plein coeur.

Mais au moment où il se renversa, la main sur sa poitrine, et où ses yeux se fermèrent, je reconnus ces yeux. C'étaient ceux que j'avais aimés si souvent sur une miniature, la seule chose que je tenais de ma mère, cette mère que je n'avais pas connue et que j'avais aimée quand même.

Et j'ai eu du mal à oublier l'expression de ce regard-là.

FRANÇOIS DE NION



AVIS PUBLIC.

Les soussignés ayant été nommés Commissaires par le Gouvernement du Canada pour traiter avec les Métis du Nord-Ouest,

DONNENT AVIS PAR LES PRESENTES

qu'à leur retour du District d'Athabaska, vers Octobre prochain, ils feront publier les lieux et dates auxquels ils rencontreront les Métis des parties habitées des Territoires du Nord-Ouest, et accorderont des Scrip aux enfants des Métis nés entre le 15 de Juillet 1870 et la fin de Décembre 1885.

JAMES WALKER,
J. ARTHUR COTÉ,
Commissaires des Métis.